

Le Canada et son double

JEAN MORISSET, *Sur la piste du Canada errant*, Montréal, Boréal, 2018, 362 pages

Pascal Chevrette

Volume 13, Number 3, Summer 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91145ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chevrette, P. (2019). Review of [Le Canada et son double / JEAN MORISSET, *Sur la piste du Canada errant*, Montréal, Boréal, 2018, 362 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 13(3), 22–24.



Prendre le large

Le Canada et son double

Pascal Chevrette
Chef de pupitre, littérature

JEAN MORISSET

SUR LA PISTE DU CANADA ERRANT

Montréal, Boréal, 2018, 362 pages

C'est un livre assez unique en son genre que ce *Sur la piste du Canada errant*. Je m'y suis plongé en pensant qu'on broderait autour de la vieille chanson du Canadien errant dans une espèce d'odyssée franco-américaine comme on les connaît, aux quatre coins d'une Amérique française en mille miettes. En fait, oui, il y a un peu de cela dans ce livre; dans les sections de la première partie, «Le Canadien à travers les Amériques» et «Sur les traces de l'imaginaire franco», Jean Morisset dresse un portrait assez complet de ces coureurs des bois et explorateurs canadiens qui, avant la conquête, ont traversé les plaines, les forêts, lacs, rivières et fleuves. Mais dans ce livre de synthèse, Morisset suit ces pistes pour en arriver au métissage, aux Métis, aux contacts et alliances entre ces «Canayens» de l'ancien temps et les Autochtones.

Livre de synthèse, dis-je, car Jean Morisset, géographe et poète, voyageur surtout, du sud au nord de l'Amérique, de l'est à l'ouest, du Brésil à l'Ungava et au Yukon, y rassemble tout ce que ses innombrables périples, lectures et contacts lui ont révélé sur la nature profonde de l'Amérique.

Précisons d'abord que le vocabulaire et le ton qu'il emploie sont particulièrement denses, trop riches par moment, car le savoir du géographe se mélange au lyrisme d'un poète dont les phrases débordent de métaphores, de désignations et de toponymes de tout un fond d'une Amérique métisse que l'histoire et la géopolitique ont disqualifié. Exemple: «Instance multiple, le Canada constitue un pays-fleuve dont procède un territoire sans frontières, promesse au long cours et respiration inédite au seuil de l'infini plutôt qu'une mine d'or ou un cap serti de pierres précieuses au débarcadère des caravelles.» (p. 14) Si on n'accepte pas la dimension poétique et lyrique de cet essai, on ne va pas très loin et on ne parvient pas à en comprendre tous les filons.

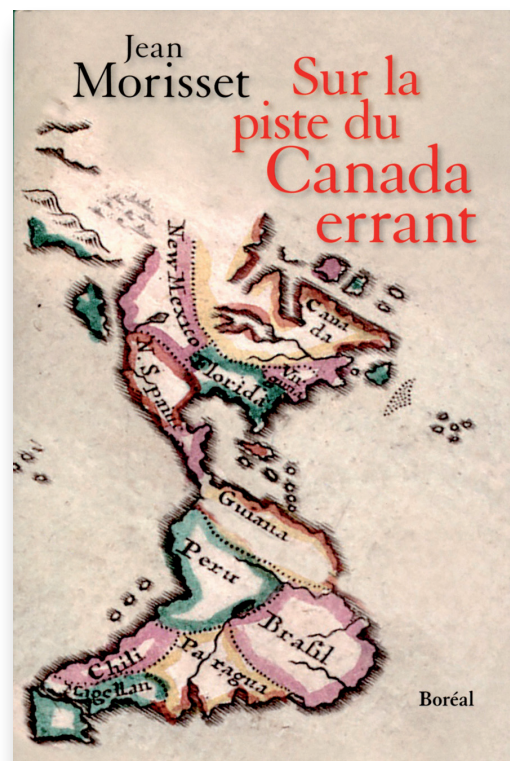
Mais quel est ce «Canada» dont parle Morisset? Ce n'est assurément pas celui du système fédéral que nous connaissons, monarchique dans ses institutions et pétri du dogme multiculturaliste. Morisset parle d'un autre Canada, plus fuyant celui-là, qui «n'apparaît sur aucun document officiel et n'existe plus sur aucune carte» (p. 13).

L'ANCIENNE RACINE CANAYENNE

Fils d'un marin de Bellechasse, ayant donc bourlingué à travers tout le continent, Morisset, qui se dit «Canayen» et parle au «nous», nous entraîne dans son essai... comme si on partait en rafting: les risques de chavirer sont bien présents. Au fond, son but est de restituer à la conscience collective cette mémoire canayenne perdue (le sens premier de «Canadien», par rapport aux Français qui contrôlaient commerce et institutions coloniales de la Nouvelle-France) et les fondations métisses du pays. D'une certaine façon, Jean Morisset livre en essai ce qu'Alain Grandbois avait dépeint poétiquement dans *Né à Québec*, en 1933. Ce n'est donc pas nouveau comme initiative, mais son livre a – je tiens à le reconnaître – sa couleur singulière et contribue à jeter un regard critique sur le Canada tel que nous le connaissons aujourd'hui.

Morisset tente donc de rectifier les faussetés véhiculées par l'histoire «officielle» du Canada, mais aussi celle des États-Unis, et de dépasser les doctrines multiculturaliste et du melting-pot à l'américaine en jouant cette carte des fondements métisse du nord. Selon une trame historique qu'il rétablit, la figure de Louis Riel, mise aux côtés d'un Simon Bolivar, d'un Tupac Amaru ou d'un Emiliano Zapata, devient cardinale pour comprendre où il veut en venir.

Le résultat m'a paru par moment... baroque. Surtout au début du livre. La rencontre du style académique et du lyrisme du «Canayen» qu'est Jean Morisset ont même des accents qui peuvent rappeler... *L'homme rapaillé!* Morisset veut faire ressurgir cet ancien Canada, distinct de la Nouvelle-France, celui d'avant la conquête et la guerre de l'Indépendance américaine, qui partait des rives de Katarakoui (le Saint-Laurent) pour se rendre jusqu'aux plaines de l'Ouest et plus loin encore. Dans la première partie, «Le Canadien à travers les Amériques», Morisset tourne autour de cette figure, à laquelle il revient et revient sans cesse, comme pour en combattre l'oubli. Mais c'est en cherchant ardemment à réhabiliter le caractère sauvage de ce premier Canadien, ce côté forestier, sang-mêlé, le lointain payeur, le chasseur et l'explo-



rateur, plus tard le mercenaire et l'agent de colonisation malgré lui, que Morisset initie une lecture historique et géographique qui devient au fil de la lecture assez stimulante. Fascinante aussi cette synthèse rétrospective sur ce que fut cette Nouvelle-France, bâtie sur «cinq ou six solives géographiques – l'Acadie, le Canada-Nord-Ouest, le Mississippi, la Louisiane, la Caraïbe et le Brésil.» N'oublions pas ces deux dernières colonies pour saisir la suite...

LA CRÉOLITÉ DU NORD

C'est qu'après avoir effectué un voyage aux Antilles dans les années 60, Morisset en est venu à comprendre l'Amérique, non plus à travers le prisme des institutions britanniques et états-uniennes «yanquies» (toute l'Amérique du Nord, la «Nord-Amérique» comme il l'écrit), mais à travers un regard véritablement «américain», dit-il. Le Brésil, le Pérou, le Mexique, et les pays des Caraïbes forment des pays et des nations qui ont expérimenté plus que dans les régimes issus de la Couronne britannique de profonds processus de métissage, de créolisation.

Contrairement à ce qu'on pourrait lui reprocher, c'est-à-dire de mythifier un passé qui n'a jamais existé, Morisset parle d'une culture perdue et refoulée d'un métissage américain, d'une créolité du nord qui se serait révélée, mais qui a été réprimée et cantonnée dans les réserves au nom de la Couronne britannique. Le jésuite et historien Charlevoix parlait ainsi des Canadiens des rives du Saint-Laurent: des créoles. Morisset tente donc de rectifier les faussetés véhiculées par l'histoire «officielle» du Canada, mais aussi celle des États-Unis,



suite de la page 22

et de dépasser les doctrines multiculturaliste et du melting-pot à l'américaine en jouant cette carte des fondements métisse du nord. Selon une trame historique qu'il rétablit, la figure de Louis Riel, mise aux côtés d'un Simon Bolivar, d'un Tupac Amaru ou d'un Emiliano Zapata, devient cardinale pour comprendre où il veut en venir. Pour lui, le Canada demeure dans l'histoire contemporaine le chaînon manquant d'un grand destin «américain», et la mise en œuvre coloniale des puissances européennes, anglaises (et mêmes françaises), ont contribué à l'usurpation de l'originale identité canayenne qui avait commencé à germer. Le livre veut faire réagir, car même les Québécois seraient tombés dans le panneau de cette usurpation.

Jusqu'ici, rien de trop nouveau. Morisset emploiera, pour parler de ce Canada d'aujourd'hui, le terme de Britamie (qui peut sembler ridicule à première vue, mais c'est un sobriquet pour British America). Cette Britamie, avec son régime militaire et son contingent d'hommes d'affaires monarchistes et impérialistes, a inféodé l'ancien Canada, le «Canada ancestral», et a divisé ceux qui le composaient et qui étaient alliés jadis : les Canadiens et les nations autochtones. En a résulté les réserves pour ces Premières Nations, mais aussi la «Province of Quebec», en réalité réserve pour une majorité de ces Canadiens devenus, au fil du temps, progressivement, s'acclimatant au cadre de cette province proclamée par Londres, des... Québécois.

On le voit assez vite, le livre a beaucoup de fils et il est facile de s'y perdre; pourtant on lit, on démêle. L'assise plus théorique du livre – celle de l'usurpation de l'identité canadienne par les institutions émanant de la Couronne – se développe avec une certaine force – tout de même – et permet une réflexion plus globale sur l'histoire du Canada, sa géopolitique (conquête du nord, avènement d'un nationalisme «britamien», constitutionnalisation, création des réserves et des provinces) et la logique juridique à laquelle il obéit.

Morisset livre une abondance d'idées sur la «créolité» canadienne, québécoise (il parle des Québécois comme des «Canadiens-faits-Québécois»), jette un regard minutieux et documenté sur l'univers métis. Ses connaissances sur le sujet, ouvrages à l'appui, sont impressionnantes. Nombreux sont les extraits de documents et de livres anciens. Comme nous le soulignons plus tôt, il développe abondamment sur Louis Riel et les troubles de la Rivière-Rouge dans les années 1870, multiplie les références géographiques en nous menant du Katarakoui au Dèh-Tcho (le fleuve Mackenzie, territoire de la nation Dénèh), dans les Territoires du Nord-Ouest. Le Canada que contiennent les atlas et qui accapare toute l'imagerie mentale des Canadiens d'aujourd'hui s'effrite tout doucement au fil du livre, et on en vient à voir les choses tout autrement. Un autre livre m'avait fait un tel effet, *L'Indien malcommode* de Thomas King. Sur la piste du Canada errant propose donc une lecture efficace sur les conséquences de la guerre de Sept Ans et la déterminante conquête. D'ailleurs, qu'elle soit nommée guerre de la Conquête ou French and Indian War importe à Jean Morisset puisque ces désignations n'ont rien de synonymique. Doté d'un grand sens historique, il raconte l'avènement du traité #1 au Manitoba au début de l'AANB et nous conduit, suivant la logique de mise en place par le monarchiste et impérialiste Macdonald, jusqu'à une analyse de la Convention de la Baie-James et du Nord-du-Québec (dernier chapitre, «La Baie-James ou la gestion des vaincus»).

Le plaisir de lire cet ouvrage, c'est qu'il ébranle l'histoire pétrifiée que nous nous faisons des États-Unis et du Canada encore – eh oui encore aujourd'hui – dans des réflexes coloniaux bien ancrés. On peut donc à raison situer ce livre dans une pensée postcoloniale qui a

refait surface au cours des années 2010 avec le réveil des nations autochtones. Morisset invite ses lecteurs à un tout autre ordre de références et il utilise beaucoup de concepts pour traduire cette vision d'une Amérique canadienne confisquée et usurpée par l'histoire.

LE QUÉBEC DANS TOUT ÇA

Quant au Québec, Morisset s'y attarde à plusieurs reprises, y voyant une identité, autant que l'actuelle canadienne, qui a gommé cette identité sauvage, métis et créole du Canayen. Les Québécois sont pour Morisset des «Canadiens-faits-Québécois». Cela nous renvoie aux transitions qui ont marqué notre histoire : les Patriotes se disaient Canadiens pour ensuite se désigner sous l'union comme des Canadiens français, et ils ont ensuite substitué le terme pour se désigner comme Québécois. Ces changements de noms pour désigner le peuple n'ont laissé les traces, selon l'auteur, que d'un «désarroi spirituel sans fond.»

On pourrait penser que ces propositions nous entraînent plus dans la confusion qu'autre chose, mais ce n'est pas le cas. En effectuant cette espèce d'archéologie de l'identité québécoise, on sent ardemment qu'il veut lui redonner ses fondements – son âme? – même si cette entreprise est plus hasardeuse qu'autre chose. En effet, comment incarner cette idée alors que les temps ont tellement changé? Ainsi, il écrit : «Le Canada et les Canadiens (lire ici : le Québec et les Québécois) ne participent d'aucune façon des mêmes mythes fondateurs que ceux dont s'inspire et se prévaut l'Amérique anglo-saxonne» (p. 116). On comprend à le lire à quel point les structures politiques et juridiques de la province, puis de l'état fédéral ont induit avec le temps, chez les Québécois, une profonde aliénation. Ils en sont venus tout doucement à adopter un langage politique qui ne convient pas à l'appartenance première à l'Amérique, c'est ce que démontrerait l'entente de la Baie-James.

Comme la thèse de base de ce livre est l'usurpation du Canada, Morisset dénonce que les nouvelles identités, comme la Québécoise, sont des «mensonges identitaires» (p. 18) Morisset veut mettre des mots sur un non-dit de l'histoire, et il se sait provocateur. Poursuivant sur le cas du Québec, il écrit : «Dans une telle perspective, la fabrication du Québécois comme substitut identitaire ne poursuit qu'un seul et même objectif : disposer du Canadien mâtiné et bâtard au fond de soi afin de s'octroyer, par procuration anthropologique et lévitation mentale, le faciès mental européen et pur à jamais *d'essauvagé* dont rêve l'élite depuis toujours.» (p. 23) Tout l'effort de ce livre vise donc à replonger dans cette identité métisse,

et même de favoriser une nouvelle identification du Québécois à cette racine canayenne : «À ce titre, nous avons été et demeurons semblables – nous, Créoles et Métis du Canada – à tous les colonisés de la Terre, c'est-à-dire des ressortissants manipulés qui ne cessent de s'inventer l'identité compensatoire susceptible non pas de les libérer, mais d'occulter leur assujettissement.» (p. 191)

Tout le tourment des Québécois, mais aussi des Autochtones, viendrait de ce qu'il appelle «la mise en réserve du Canada» et la «nationalisation du sauvage», titres de deux chapitres de la dernière partie du livre. Et pour lui, tant que cette identité première, tant qu'une «telle évidence et sa signification contemporaine ne seront pas pleinement assumées, le projet identitaire «québécois» demeurera problématique».

Le Canada que contiennent les atlas et qui accapare toute l'imagerie mentale des Canadiens d'aujourd'hui s'effrite tout doucement au fil du livre, et on en vient à voir les choses tout autrement.

Tout le tourment des Québécois, mais aussi des Autochtones, viendrait de ce que l'auteur appelle «la mise en réserve du Canada» et la «nationalisation du sauvage», titres de deux chapitres de la dernière partie du livre.

suite de la page 23

Cette idée va évidemment jeter l'éclairage suivant sur le projet de souveraineté: «[...] le Canadien a paradoxalement entrepris, ces dernières décennies, sous son nom de Québécois, une quête d'euro-péanité en vue de réaliser sa souveraineté sur le rejet de son rapport au continent. En tentant de refonder sa légitimité sur la fuite de ses racines américaines et sauvages par la vaine tentative de démétissage de sa peau mentale – “on n'est pas des Sauvages” – afin d'avoir droit à la souveraineté» (p. 124-125).

J'irai d'une petite réserve sur cet ouvrage. Contrairement à ce qu'on pourrait penser au début du livre, la pensée de Morisset n'est pas que fantasme et idéalisation d'un passé et des origines. S'il tient à ce point à revenir aux sources, c'est pour jeter un nouvel éclairage sur les effets de la conquête et sur la minorisation des cultures métisses et canadiennes d'origine. Cela est convaincant. Pourtant, une lecture des enjeux économiques et issus de la modernité, une compréhension du monde non seulement en termes de cultures, mais aussi en termes de classes sociales mériteraient d'être considérées. Car ces enjeux aussi ont aussi contribué à la transformation des identités canadiennes et québécoises d'aujourd'hui. Les «Canadiens-faits-Québécois» ont formé, pour une grande majorité, et à différents moments de leur histoire, une classe rurale, puis une classe ouvrière. Cela n'est pas négligeable dans la construction de la référence identitaire. Alors l'équation voulant que l'identité québécoise s'explique par le refoulement de l'identité canayenne, bien que cela soit une bonne piste explicative, me paraît réductrice.

Par contre, ce qui est porteur avec l'idée d'usurpation défendue par Morisset, c'est qu'elle nous entraîne dans une géopolitique qui explique la conquête, non pas comme un événement, mais comme une logique appliquée avec des effets bien concrets. Morisset avec sa nouvelle trame narrative pour expliquer le Canada, déstabilise puisque nous séparons habituellement l'histoire des provinces entre elles alors qu'il n'y a rien de tel et que la piste consistant à lire le Canada d'aujourd'hui sous cet angle jette une grande ombre sur ce qu'il est. Le pays demeure soumis aux forces du marché, et il y a une grande vérité à dire que le monde autochtone est soumis à un apartheid similaire à ce qui fut vécu en Afrique du Sud. Morisset dresse un portrait révélateur de cette domination dans sa deuxième partie «Le Dominion ou l'Empire du Nord». Il fait l'analyse de l'idéologie «britamienne», de ces Britanniques, dont celle de Macdonald, désireux de faire de cette «Nord-Amérique» un autre fleuron de la Couronne, au même titre qu'on le fit dans les colonies ailleurs dans le monde. La grande force du livre, c'est de lire l'histoire canadienne et québécoise en la connectant à l'histoire de l'impérialisme britannique et à celle des nations plus métissées de l'Amérique du sud. Pour le Canayen métissé qu'est Morisset, c'est le «gouvernement de la British America» qui domine encore, avec une subtilité difficile, parfois, à déceler. Ce qu'il veut montrer, c'est cette fiction juridique

La grande force du livre, c'est de lire l'histoire canadienne et québécoise en la connectant à l'histoire de l'impérialisme britannique et à celle des nations plus métissées de l'Amérique du sud. Pour le Canayen métissé qu'est Morisset, c'est le «gouvernement de la British America» qui domine encore, avec une subtilité difficile, parfois, à déceler.

sur laquelle s'est échafaudé le Canada contemporain qui n'a pas su tenir compte, dans sa vision, «d'une terre métisse qui n'a jamais été frontiérivée.» (p. 183).

En racontant l'histoire du – attention à vos yeux! – «Canadien canayen métis-créole à l'oralité nomade au sein du pays errant», Morisset entretient un profond désir d'unir des destinées passées, et peut-être au fond, dépassées. Malgré ses tournures à l'occasion alambiquée, il y a une cohérence dans sa pensée. Le fils du marin de Bellechasse parle et fait vibrer son propos des échos des Antilles, du Brésil et du Yukon, pays où il a voyagé. Le grand avantage de sa thèse, ou de ses thèses puisque le livre en contient plus d'une, c'est de nous fournir une grille critique dépassant le cadre trop strict de la province de Québec et les déboires identitaires connus des dernières années, les effets des institutions britanniques et fédérales et les empiètements sur la capacité des peuples à s'autodéterminer.

Le livre embrasse une perspective très large et, comme le dit le proverbe, qui trop embrasse, mal étreint. Mais en substance, il dit des choses au projet indépendantiste, qui, si celui-ci veut véritablement reprendre ses forces, ne peut pas ne pas considérer le démantèlement de ce «Canada» qu'essaie de décrire Morisset, ce «Canada» qui n'est pas celui que nous connaissons aujourd'hui, c'est-à-dire dans ses néologismes ce qu'il nomme la «Britamie.» Je dois reconnaître là que c'est une piste intéressante à explorer puisque l'histoire de notre peuple est impensable si elle ne se «cantonne» (et encore ici, pour Morisset, il ne s'agit pas d'un vain mot) qu'à la province de Québec, même si ultimement son indépendance passera par ce cadre-là.

Peut-être un livre plus court, plus synthétique et mieux vulgarisé aiderait à mieux favoriser la portée du propos. En tout cas, je m'amuse un peu: pour se sentir sortir de l'impasse actuelle, je suggère de lire ce livre de concert avec cet *Indien malcommode* de Thomas King et *La république québécoise* de Marc Chevrier. À eux trois, ces ouvrages fournissent des concepts et des outils d'analyse extrêmement intéressants pour la suite de notre coin de monde. C'est une erreur – ou un cul-de-sac! – de penser qu'il n'y a eu que le *Canadien français et son double*, comme l'écrivait Jean Bouthillette à l'époque des États généraux et du procès de la culture canadienne-française, dans les années 60; qu'il n'y a que la fatigue culturelle du Canada français, ou du Québec français. Dans notre littérature, les géographes valent amplement qu'on les lise, autant que les historiens! Jean Morisset en fait la preuve. On gagne à comprendre que le Canada a aussi son double, c'est là l'apport de ce livre. ❖



Prendre le large

Gazoduc Saguenay, le gaz et le non-sens

Le dossier de l'été dans L'Action nationale

abonnements et achats
actionnationale.quebec

Juin 2019
Vol. XIII
L'Action
NATIONALE



Gazoduc
Saguenay,
le gaz et le non-sens